

DAVID ZERBIB

Parmi les images qui ont saisi l'attention de Laurent Jenny, il en est une que l'on garde particulièrement à l'esprit, comme l'allégorie de ce qui se joue dans son nouveau livre, *Le Désir de voir*. Il s'agit d'une œuvre de l'artiste colombien Oscar Muñoz intitulée *Linea del destino* (2006). Dans cette vidéo en noir et blanc, on voit la main de l'artiste retenir en son creux un liquide, à la surface duquel vient se refléter son visage. Mais inmanquablement la matière de ce reflet s'écoule entre les plis de la naissance des doigts, déformant cet autoportrait fragile, qui bientôt disparaît.

Ainsi, un bain de matière en flux fait tenir le visible entre apparition et disparition. Là se tient aussi celui qui voit, c'est-à-dire celui qui retient le temps nécessaire à la vision. Dans ce jeu sur le processus de «révélation» de l'image, au sens de la technique de développement photographique et d'une nouvelle connaissance incarnée dans la durée d'un geste singulier, on reconnaît une dynamique essentielle de cet essai.

Comme dans une autobiographie du regard, le professeur émérite de littérature à l'université de Genève y retrace certaines étapes de son «*désir de plonger dans le visible*», alors même que son esprit, par goût et profession, était tout entier porté vers le lisible. Spécialiste des avant-gardes littéraires, théoricien du style et auteur lui-même de romans, Laurent Jenny raconte comment la «*clé*» qui lui a permis de «*commencer à voir*» a été trouvée dans le travail d'Henri Michaux (1899-1984).

Le chemin de l'écrivain-peintre lui a montré le passage du signe écrit au mouvement tracé dans l'espace. Les expériences sous mescaline liées à certaines productions de Michaux incitèrent même à l'époque Laurent Jenny à mener, avec des amis, une expérimentation sous LSD, où de



«Trajet lumière», sténopé, 2018 : «Un événement visuel extraordinaire», selon l'auteur de l'image et auteur du «*Désir de voir*».

LAURENT JENNY

L'essayiste et romancier signe «*Le Désir de voir*», réflexion sur la transformation du regard par l'œuvre d'art

Laurent Jenny demande à voir

conservera pas de pinceau à la main – c'est plutôt un appareil photographique qui l'accompagne –, mais il entendra longtemps retentir comme un «*coup de gong qui [lui] ouvre le visible*».

L'ouverture du visible n'a cependant rien à voir, si l'on ose dire, avec des visions que la perception ordinaire ne pourrait atteindre, sauf à en appeler au travail du rêve ou à des stratégies psychédéliques. Suivant la critique adressée par Paul Valéry à l'encontre des surréalistes et de leur complaisance aux visions oniriques, l'auteur fait ici l'apologie d'un certain type d'attention consciente. «*L'un des critères de la conscience dans la vie "réelle"*», remarque-t-il, c'est qu'elle est «*constamment doublée d'un halo de pensées ou d'images qui nous éloignent de la présence brute des choses, l'enrobent d'autre chose qu'elle*».

Ainsi, voir, c'est-à-dire «*affronter la confusion du voir – le voir à*

toujours démêler, à arpenter», ne relève ni de l'apparition immédiate, ni d'une transcendance qui nous amènerait au-delà des apparences. Voir est au contraire un processus d'espacement, de dilatation, de délais, de retards et d'écarts. Fondamentalement, ces processus relèvent de la tension, propre au visible, entre ce qui s'affirme et ce qui s'efface.

Ce sont les œuvres d'art qui nous l'apprennent, montre l'auteur de *La Vie esthétique. Stases et flux* (Verdier, 2013). En particulier dans la dramaturgie du noir et blanc, comme dans les fusains d'Alexandre Hollan ou les photographies de Degas, mais aussi dans les déplacements du regard provoqués par le Tintoret ou Hubert Robert, ou encore le «*désarrimage de l'espace*» qui se produit dans la peinture moderne, Pierre Bonnard en tête. Inscrivant la question esthétique sur le plan de l'expérience personnelle, l'auteur tend à en éloigner les enjeux cri-

tiques et sociaux de l'intersubjectivité. Mais comme toutes les approches qui, depuis au moins le philosophe américain John Dewey (1859-1952), renvoient l'art à l'expérience plutôt qu'à des débats sur des critères de jugement, c'est à une culture de l'attention que nous invite ce livre.

Par cette extension de la sensibilité, ce que les œuvres nous donnent à voir, c'est tout le reste, autrement dit, la vie.

Relatant ses propres expériences photographiques, Laurent Jenny met donc à l'œuvre son propre regard. «*Cet été, écrit-il, j'ai remarqué qu'il se produisait dans ma chambre, vers 10 h 20 du matin, un événement visuel extraordinaire qui ne durait pas plus de deux ou trois minutes*». Il est ici question d'un rayon de lumière, d'une poignée d'armoire, et d'une «*fusée d'ombre*» qui s'élançait dans le blanc. ■

LE DÉSIR DE VOIR,
de Laurent Jenny,
L'Atelier contemporain,
168 p., 20 €.

Inscrivant la question esthétique sur le plan de l'expérience personnelle, l'auteur tend à en éloigner les enjeux critiques et sociaux de l'intersubjectivité

grandes feuilles et de l'encre étaient mises à disposition pour recueillir le fruit d'une créativité hallucinée qui ne manquerait pas de libérer la vision et le geste. De ce moment, Laurent Jenny ne